

# **Bêtise**

**Les Prophètes, livre 1**

**-Roman-**

**Pierre-Jean Rooryck**

Bêtise

## **Du même auteur**

**Maëlle**

Roman

## Sommaire

Préambule	9
Avant-propos	11
Désorientation	13
Charles	15
Béthanie	31
Le polymathe	39
Bêtise	49
La maison Montaigne	61
Les autres	67
Le Vivant Fils de l'Eveillé	69
Alice, Gordon et les autres	89
Un risque à prendre	95
L'annonce du drame	97
Abraham	101
Le dilemme	109
L'enquête	117
Anne-Lise	121
Le Bien et le Mal ?	127
Garde à vue	141
Confrontation	149
Retour vers l'enfer	157
Celse Ankarra	167
Ailleurs	173
La part du destin ?	177
Le suspect	187

Evolution	191
Dieu	205
Angoisse	209
De rerum natura	213
Le chaos	217
Amira	221
TS	227
Camille	231
Juste un accident	235
Le réveil	241
Lucie	245
Emergence	249
Là-bas	253
Plus tard	261
Post scriptum	263

*Je crois au Dieu de  
Spinoza qui se révèle dans  
l'harmonie de tout ce qui  
existe, mais non en un dieu  
qui se préoccuperait du  
destin et des actes des  
humains.*

Albert Einstein



Bêtise

*Le secret, c'est le Temps.  
L'illusion, c'est le Temps.*





## Préambule

D’abord, ce court extrait de Montaigne :

*« Nos pédants ne cessent de grappiller la science dans les livres [...] Il est étonnant de voir comme cette sottise trouve exactement place chez moi. Je ne cesse d’écornifler par-ci, par-là, dans les livres, les pensées qui me plaisent [...] pour les transporter dans celui-ci où, à vrai dire, elles ne sont pas plus miennes qu’en leur première place. »<sup>1</sup>*

Si, dans ce livre, quelques références sont faites à des auteurs ou philosophes connus, ce n’est nullement dans le but d’étaler une culture bien modeste ni de compiler quelques connaissances livresques mais simplement parce que, au cours de mes lectures, je me suis reconnu dans certains textes, dans certaines réflexions et que ces écrits m’ont aidé à évoluer.

---

<sup>1</sup> Michel de Montaigne. (2021, septembre 17). *Wikipédia, l'encyclopédie libre*. Page consultée le 08:58, septembre 17, 2021 à partir de [http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Michel\\_de\\_Montaigne&oldid=186396441](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Michel_de_Montaigne&oldid=186396441).

## Bêtise

Les citer revient à partager la joie que j'ai éprouvée à découvrir ces acteurs de la pensée.

## **Avant-propos**

Prophète, au féminin prophétesse, est un mot provenant du latin et emprunté au grec ancien signifiant « interprète de la parole divine ». Au côté de ce sens littéral toujours actuel, le mot peut de nos jours aussi désigner « celui ou celle qui prédit l'avenir, prétend révéler des vérités cachées au nom d'un dieu dont il se dit inspiré ». Le sens du mot dans la Bible est élargi : ce n'est plus spécifiquement une personne qui parle de l'avenir (comme un devin), mais une personne qui parle au nom de Dieu, donnant des messages de sagesse, dénonçant le mal, dictant des conduites à tenir.

Les critères pour différencier les vrais prophètes des faux dépendent de chaque religion : judaïsme, christianisme, islam, religion grecque antique, zoroastrisme, manichéisme, etc.

Le prophète se dit au service de la divinité et mû par elle. Il va souvent à l'encontre de l'opinion de ses concitoyens et forme ainsi un contre-pouvoir, forme d'antidote à l'embourgeoisement institutionnel.

D'une façon générale, on désigne par prophète toute personne qui a fait une prophétie en annonçant par

avance un événement que les personnes à qui il s'adressait considéraient comme imprévisible.<sup>2</sup>

Dans le cadre de ce cycle, le prophète est de plus associé à chaque être qui s'intéresse à toute entité spirituelle, qu'elle soit transcendante ou immanente, qui essaie de communiquer avec elle et qui tente de comprendre l'avènement et l'évolution de la conscience. Certains estiment aussi que quiconque puise une idée nouvelle dans le Tout universel est également un prophète.

---

<sup>2</sup> Prophète. (2022, juillet 27). *Wikipédia, l'encyclopédie libre*. Page consultée le 18:12, juillet 27, 2022 à partir de <http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Proph%C3%A8te&oldid=195643087>.

## Désorientation

Il marchait calmement dans la rue. Courir ne servait plus à rien. Le monde pouvait s'agiter, ce n'était plus son problème.

Le téléphone allait sonner. On lui annoncerait le drame.

Il la revit, allongée sur le lit, la robe en sang, les mains jointes sur son arme.

Elle ne semblait même pas apaisée.

Puis on l'interpèlerait. Et on l'interrogerait. « *C'est vous qui l'avez trouvée ?* », « *Pourquoi étiez-vous là ?* », « *Et l'arme, à qui est-elle ?* », « *C'est vous qui avez appelé les secours ?* », des questions, encore, encore et encore des questions.

Il ne savait plus. Les souvenirs, les causes et les effets se mêlaient en un patchwork indéchiffrable. Comment avaient-ils pu en arriver là ?

Ses larmes coulaient à nouveau.

Il avait peur.

Peur de la perdre.

« *Aide-moi, Alice. Je t'en supplie, aide-moi.* »



## Charles

Charles Elysée, né un 29 février, avait pourtant été un petit garçon comme les autres.

Quarante-neuf centimètres et trois kilos deux cents à la naissance. « *Un sacré gaillard* » avait fièrement annoncé son père.

Fils unique d'une employée des postes et de l'épicier du village, il s'était endormi avec une veilleuse jusqu'à l'âge de cinq ans et avait eu la varicelle à six. Le soir, sa maman lui lisait des histoires pour l'endormir. Des héros géants qui parcouraient l'univers, des êtres minuscules qui pouvaient se transformer à volonté, des enfants égarés qui trouvaient une carte magique, des lutins qui piégeaient le monde ou des magiciens cherchant une pierre sacrée peuplaient un monde imaginaire qu'il revisitait à foison avant de s'endormir.

Le dimanche, quand il ne travaillait pas, son papa jouait avec lui à cache-cache, ou à la pétanque, ou au foot. Le foot était loin d'être son hobby préféré mais il aimait passer du temps avec son père. Alors il tapait dans le ballon. Gauchement. Pour lui faire plaisir. Pour être avec lui.

De même, il regardait les matchs avec lui. Il criait quand l'équipe préférée de son père marquait et pestait contre le sort quand la balle rebondissait sur le piquet. Mais ni la passion ni l'envie n'étaient là, son père n'était pas dupe.

Ses parents ne buvaient pas, ne fumaient pas, ne se droguaient pas et ne le frappaient jamais. Ils essayaient de lui inculquer le respect des valeurs morales traditionnelles sans tomber dans aucun sectarisme particulier.

*« Ce que tu fais, ce que tu dis, ce que tu es, tu dois le faire, le dire et l'être parce que tu penses que c'est le bien, pas parce qu'on te dit de le faire. Il est important que tu aies tes propres valeurs, n'oublie jamais cela. »* lui disait sa mère.

*« Ce que tu as, ce que tu acquiers, ce que tu construis, c'est par ton travail, ton courage et ton mérite que tu l'obtiendras. »* lui disait son père.

*« Une éducation trop conventionnelle, dépassée »* diraient certains.

Le village où il avait grandi était un charmant petit bourg adossé à une colline boisée et traversé par une rivière où il faisait bon plonger l'été. Un village oublié du temps, un village où, malgré la technologie et les horreurs annoncées sur les chaînes infos, le vingt-et-unième siècle semblait loin.

Evidemment, on y parlait un peu du réchauffement climatique, de l'immigration, des



contestations sociales, du risque d'une nouvelle épidémie, de l'âge de la retraite, de l'augmentation du coût de la vie, des guerres lointaines, des scandales politiques et financiers mais tout cela semblait loin, si loin...

Les vrais problèmes étaient plus concrets : le vieux médecin serait-il remplacé ? L'école n'allait-elle pas être fermée ? N'y aurait-il pas de nouvelles coupures d'électricité cet hiver ? L'adjoint au maire allait-il se présenter contre lui aux prochaines élections ? Le bas du village, près de la rivière, allait-il échapper aux inondations ?

Mais même ces tracasseries bien réelles ne semblaient être que des anecdotes destinées à alimenter les potins du Café de la Mairie. Et passaient bien au-dessus de la tête des enfants.

Il était allé à l'école communale, avait eu la même institutrice que les autres enfants du village, madame Aline, une femme douce mais qui savait se faire respecter. Très à cheval sur l'orthographe, la grammaire et les tables de conjugaison.

*« Des valeurs désuètes, c'est là qu'est le problème, »* disaient d'autres, *il a été élevé hors du temps.*

Mais est-ce un crime de passer les premières années de sa vie dans un endroit préservé, loin des attaques du monde ?

Ses grands-parents paternels habitaient à quelques maisons de chez lui et travaillaient avec son père, ou plutôt son père travaillait avec eux, dans l'entreprise familiale, une épicerie qui avait grandi avec les années et qui, au fil du temps, était devenue la supérette du village, un magasin où l'on trouvait un peu de tout, de l'alimentation avec notamment un rayon boucherie, des produits d'entretien, un rayon bricolage, un autre de jardinage, etc. Il voyait donc les parents de son père pratiquement tous les jours puisque sa maison collait presque à la boutique. De braves gens absorbés par leur travail et qui laissaient peu de place à la vie de famille et aux loisirs.

Ses grands-parents maternels habitaient le village voisin. Y aller était toujours une fête. Sa grand-mère faisait des crêpes, invitait ses cousins et cousines et bien sûr il pouvait aller dormir plus tard que chez ses parents !

En un mot, un petit garçon comme tant d'autres.

Il y avait aussi ces nuits, quand le temps était clair, où son grand-père maternel l'emmenait sur une colline derrière le village et lui apprenait à reconnaître les étoiles. L'homme lui décrivait le ciel avec ses mots de paysan curieux de tout et nommait les quelques étoiles ou constellations qu'il connaissait.

- Et après les étoiles ? lui avait un jour demandé Charles.

- Après ?... Je ne sais pas... Dieu peut-être.

- Qui c'est, Dieu ?

- Dieu ?... C'est à la fois personne et tout le monde, tout et rien en même temps. Certains disent qu'il a créé le monde, d'autres disent que Dieu, c'est la Nature, qu'il a toujours été là...

- Dieu, il connaît tout ?

- Certains le disent.

- Tu peux m'aider à trouver Dieu ?

- Je peux t'aider à le chercher.

- Mais je veux trouver Dieu.

- Pourquoi ?

- Pour tout connaître, comme lui.

- « *Vis sereinement et tu trouveras Dieu* » me disait mon père. Tu comprendras plus tard.

Mais il semblait au grand-père que le petit bonhomme avait déjà compris bien plus de choses que certains adultes.

Lorsque le vieil homme s'était éteint, il fut enterré à l'église, même si personne dans la famille n'était ni croyant ni pratiquant. A vrai dire, on pensait peu à ces choses-là, voire pas du tout. On cédait à l'habitude, aux coutumes.

Charles avait dessiné de mémoire une carte du ciel et l'avait déposée sur la tombe de son aïeul. Il aurait pu toutes les nommer mais il se contenta d'agrandir un peu l'étoile du Nord et d'annoter le dessin d'une simple épitaphe : « *Si tu trouves Dieu, dis-lui de m'expliquer.* »

Très rapidement, il fut plus porté sur les livres et son ordinateur que sur les voitures ou sur le foot, et ce

malgré les efforts de son père qui aurait voulu le voir jouer dans l'équipe du village.

Il démontait tout ce qui lui tombait sous la main et parvenait généralement à le remonter sans avoir de pièces en trop, ce qui faisait l'admiration de ses parents.

Il était bon élève mais sans que personne ne criât au génie, à part sa mère peut-être, mais c'était sa mère. « *Un matheux, c'est sûr* » disait son père mais c'était son père.

Plus discret qu'exubérant, il avait quelques copains à qui il expliquait les astuces des jeux vidéos et avec qui il jouait parfois après l'école.

Bref, un gamin comme les autres, ou presque.

A douze ans, ses parents l'inscrivirent au collège, dans la petite ville voisine. Accompagné de ses amis d'enfance, il poursuivait un cursus scolaire on ne peut plus traditionnel. Un élève tranquille, dans la moyenne, que l'on remarquait peu.

Puis vint l'âge des filles et des amours naissantes. Les sourires timides, les rendez-vous secrets, les premiers baisers.

Toujours plus attiré par la littérature, le cinéma et l'informatique que par un match à la télé, ses copains le prenaient évidemment pour un fou quand il affirmait préférer les cours de philosophie aux cours de sports mais, comme ça plaisait aux filles, beaucoup y voyaient une originalité qu'il voulait développer, pour combler un physique que certains auraient pu juger non pas ingrat

mais un peu trop commun, même si lui n'avait jamais paru en souffrir.

Ca faisait aussi longtemps qu'il avait arrêté de jouer au foot avec son père, si ce n'est lors des fêtes de famille, l'un ou l'autre dimanche d'été, pour lui faire plaisir. Quand les autres tapaient le ballon dans la cour du lycée, lui réexpliquait les maths, la physique ou la philo à ceux qui étaient à la traîne ou, de préférence, bouquinait (l'école interdisait les tablettes lors des pauses).

Un jour, alors qu'il avait à peine quatorze ans, un professeur avait demandé à chaque élève de sa classe de lui remettre un texte sur la manière dont, selon eux, les ordinateurs de demain changeraient le monde. *« Je veux une vision personnelle, je veux que vous fassiez travailler votre imagination. »*

Charles avait remis un texte de plus de cent pages détaillant l'évolution des ordinateurs et du langage informatique, sans oublier évidemment le concept de l'intelligence et de la conscience artificielles. Il avait étayé tous ses dires de références précises, ajouté quelques démonstrations de mathématiciens et physiciens renommés et même énoncé quelques principes nouveaux qu'il avait mis en équations. Sans toutefois le punir, le professeur refusa de le coter et l'accusa d'avoir plagié un magazine scientifique sans toutefois pouvoir dire lequel.

Il est vrai que, oubliant le quotidien des simples utilisateurs, il y avait développé une théorie expliquant qu'au rythme où évoluaient l'informatique et les ordinateurs, il n'était pas interdit de penser que l'on mettrait un jour au point une machine si puissante qu'elle appréhenderait toutes les données de l'univers, position et mouvement de chaque atome et de chaque particule compris. « *Dès lors, continuait-il du haut de ses quatorze années, si l'on parvient à équilibrer correctement les équations en fonction du principe d'indétermination, énoncé par Heisenberg sous le nom de principe d'incertitude, cette machine pourra décrire très précisément les débuts de l'univers et confirmer les théories actuelles de sa création. Ni le Mur de Planck ni le Big Bang ne seront bientôt plus des barrières infranchissables, disait-il encore. Pour paraphraser l'astrophysicien George Smoot qui comparaît les premières images du rayonnement fossile au visage de Dieu<sup>3</sup>, ce sera comme contempler l'âme de Dieu et peut-être enfin comprendre ses desseins.* »

« *Grâce à l'évolution quantique des ordinateurs et aux nouvelles techniques de programmation, continuait-il, il deviendra alors possible de prédire l'évolution de toute chose, inerte ou vivante.* »

---

<sup>3</sup> *Le Visage de Dieu*, Igor et Grichka Bogdanov, édition Grasset

« *Laplace va peut-être retrouver son démon!*<sup>4</sup> »  
ironisait-il même.

« *A vrai dire, toujours en fonction du même principe d'indétermination cité plus haut, ces nouveaux algorithmes décriront toutes les possibilités et probabilités d'évolution, toutes susceptibles de se produire en une multiplicité d'univers situés dans des*

---

<sup>4</sup> L'expression « démon de Laplace » fait référence à une expérience de pensée proposée par Laplace, dans son ouvrage *Essai philosophique sur les probabilités* (1814) pour illustrer son interprétation du déterminisme dur.

Laplace indique : « Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était suffisamment vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

— Pierre-Simon Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*.

Le terme « démon » ne provient pas de Laplace lui-même mais a été introduit par ses commentateurs. Comme l'indique la citation, Laplace fait référence à « une intelligence ».

Démon de Laplace. (2021, juin 24). Wikipédia, l'encyclopédie libre. Page consultée le 02:57, juin 24, 2021 à partir de [http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=D%C3%A9mon\\_de\\_Laplace&oldid=184079132](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=D%C3%A9mon_de_Laplace&oldid=184079132).

*dimensions parallèles et ainsi rejoindre peu ou prou les théories de Hugh Everett<sup>5</sup>. »*

Intarissable, il poursuivait en précisant que, à ce stade, une telle machine aurait atteint le maximum de l'intelligence artificielle mais que l'état de conscience ne serait toujours pas atteint. Il rappelait au passage le test qu'Alan Turing avait proposé en 1950 : si, au téléphone, un homme ne peut pas dire s'il parle à un autre être humain ou à une machine, alors on peut dire que le logiciel est doté d'une intelligence artificielle.

*« Toutefois, ajoutait-il, si un logiciel peut simuler le raisonnement humain, il n'a pas pour autant de véritable conscience et les tests pour la détecter sont peut-être aussi illusoire que de chercher à prouver la réalité spirituelle de l'âme. »*

*« Pour développer ma propre intelligence artificielle, expliquait-il encore, je suis parti du principe que le cerveau et l'intelligence se nourrissent des expériences vécues pour déterminer les comportements futurs.*

*Ensuite, il faudra allier cognitivisme et connexionnisme, c'est-à-dire qu'il faudra que, d'une*

---

<sup>5</sup> Hugh Everett est un physicien et mathématicien américain, né le 11 novembre 1930 à Washington et mort le 19 juillet 1982 à McLean (Virginie)<sup>1</sup>. Il a été rendu célèbre par son hypothèse des mondes multiples en physique, également nommée interprétation d'Everett.

Hugh Everett. (2021, décembre 14). Wikipédia, l'encyclopédie libre. Page consultée le 07:02, décembre 14, 2021 à partir de [http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Hugh\\_Everett&oldid=188858382](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Hugh_Everett&oldid=188858382).



*part, la machine intègre l'ensemble des connaissances et réflexions scientifiques, historiques, philosophiques et spirituelles (ce qui n'est en rien un problème) et que, d'autre part, les connexions et les échanges entre ses bases de données, donc son savoir, soient aussi nombreux et rapides que ceux du cerveau humain. De plus, le programme informatique devra être conçu de manière à pouvoir interpréter ses propres expériences, fussent-elles théoriques.*

*Il faudra donc nourrir les algorithmes de données et d'expériences passées pour déterminer les comportements futurs. Le programme donnera simplement une réponse à une situation nouvelle en consultant, comparant et combinant certaines données du passé pour comparer et analyser les faits présents et ainsi fournir une réponse au problème rencontré, réponse qui tentera de ne plus commettre les erreurs du passé. Un tableau de solutions sera organisé en établissant des schémas types et chacune d'elles sera confrontée à une solution idéale déterminée en fonction des données préenregistrées, du "vécu" pourrait-on dire (c'est-à-dire des situations déjà rencontrées et plus ou moins bien résolues) et même, si besoin est, de la morale inculquée selon les données philosophiques déjà évoquées. La réponse choisie sera alors celle qui se rapproche le plus de la réponse théorique idéale (établie schématiquement par la programmation et éventuellement corrigée de manière évolutive en fonction de la qualité des résultats mis en application; pour cela,*

*il faudra bien sûr que la programmation ait intégré un système d'appréciation des résultats et des conséquences engendrées).*

*On peut aussi, afin d'humaniser la machine, simuler des humeurs, des émotions et des réactions émotionnelles en mémorisant et catégorisant des réactions humaines face à certaines situations. La solution idéale sera donc choisie en tenant compte de l'enchaînement des faits rencontrés et des catégories d'émotions devant être apportées en réponse .*

*Tout comme l'être humain, mon système aura ses phases de sommeil et de rêve. Les coeurs des multiples processeurs auront alternativement leurs phases de repos pour se réinitialiser mais aussi pour rêver. Durant cette phase de sommeil, le logiciel analysera son vécu, envisagera sur base de celui-ci une multitude de scénarios susceptibles de se produire durant la phase d'éveil suivante et établira une série de réactions possibles. A son réveil, l'unité se reconnectera au reste du système et enrichira l'unité principale de ses suppositions. Théoriquement, si le principe des rêves a été programmé correctement, la plupart des situations rencontrées par l'ordinateur auront été envisagées durant la phase de sommeil. La réaction en sera d'autant plus construite et plus rapide.*

*Mais ce ne seront jamais que des calculs, quelle que soit la méthode de programmation choisie.*

*Restera toujours le problème de la conscience artificielle. Pour y arriver, l'ordinateur devra développer*

*une personnalité propre. Cependant, même à ce stade, il sera toujours difficile, voire impossible, d'affirmer que la machine a une réelle conscience et qu'elle ne se limite pas à imiter à la perfection la conscience humaine mais sans avoir de réelles pensées. Pour passer du stade de l'intelligence artificielle à celui de la conscience artificielle, il faudrait probablement une sorte de transcendance que ni la physique ni les mathématiques ni l'informatique actuelles ne peuvent mettre en oeuvre. Et, si un jour il est prouvé (mais comment?) qu'un ordinateur a une conscience, les religieux et les philosophes devront alors se poser la question de savoir si une machine peut également avoir une âme.*

*A moins que l'intelligence humaine, l'âme, la pensée, peu importe son nom, change de support !... Mais encore faudrait-il savoir comment est née la conscience dans le cerveau humain ! »*

*« J'aurais préféré un travail plus personnel, commenta simplement l'enseignant, quoique l'idée de te mettre dans la peau de l'informaticien qui crée sa propre I.A. n'était pas mauvaise. »*

Charles pensa surtout qu'il n'avait rien compris à son texte (la césure que le professeur avait placée entre « *La* » et « *place* » en attestait d'ailleurs!) et qu'il refusait de l'admettre. Il renonça à préciser qu'il travaillait réellement à la réalisation du programme. Ce fut la

dernière fois qu'il livra ses visions personnelles sur l'évolution du domaine. Ou sur tout autre chose.

Il continuait aussi à démonter tout ce qui lui tombait sous la main, pour comprendre, pour réparer, pour améliorer, pour s'amuser. Et pour se faire un peu d'argent de poche. Comme pour de nombreux adolescents de son âge, son ordinateur était devenu son terrain de jeu préféré. Sa chambre était envahie de tours de PC qu'il triturait à souhait, pour gagner un peu de vitesse, pour cracker un jeu ou un programme avant les autres.

En fin de cycle, comme tous les autres lycéens, il passa des tests d'aptitude et d'orientation professionnelle. Tests de logiques, de personnalité, de connaissances scientifiques, littéraires et philosophiques. Le jeu l'amusa et il fut l'un des rares à terminer tous les questionnaires. Sauf le test de culture générale portant sur l'actualité sportive où il se contenta de tracer un trait en travers de la page. Par désintérêt mais aussi, et peut-être surtout, par provocation, il en était pleinement conscient.

Ses parents furent particulièrement fiers lorsqu'on leur annonça qu'aucune porte ne se fermait à leur fils. A part peut-être prof de gym... Ils savaient que sa voie était déjà tracée et qu'il avait un don certain pour les mathématiques mais s'entendre dire que toutes les

autres matières s'ouvraient également à lui les comblait d'orgueil.

Quant au sport, son père s'en fit une raison.

A dix-huit ans, il passa son bac scientifique et le réussit avec mention sans que cela n'étonnât personne.

Et c'est donc sans surprise que ses parents et amis le virent entamer des études supérieures tournées vers l'informatique.

« *Il a trouvé sa voie* » disait-on.

Bref, un jeune homme sans histoire et un adolescent comme les autres, ou presque.

C'est à la fac que tout s'emballa.



## Béthanie

Béthanie était née dans une ville de province.

Une ville grise où la lumière du sud n'était qu'une légende, une cité flottant entre le gris du ciel et celui des rues, une ville sans horizon, sans destinée, sans rêve. Avec des rues qui se croisent à la perpendiculaire, des maisons de rangée dessinées d'un seul trait, des maisons faites de briques rouges, des maisons pourtant aussi grises que le ciel. Il y avait bien un parc communal mais même le feuillage des arbres y semblait gris. « *La poussière des carrières de pierre* », expliquait-on. « *Le Pays Gris* », l'appelait-on fièrement. Avec son lot d'histoires, d'ouvriers blessés et de tirs de mine qui faisaient trembler tout le pays. Un pays de carrières qui tuait parfois mais qui donnait du travail.

Puis la production des carrières avait ralenti, les familles propriétaires avaient revendu à des multinationales sans états d'âme qui avaient licencié pour maintenir les bénéfices. Les actions se portaient bien. Les hommes un peu moins mais ils ne voulaient pas se plaindre; après tout, le peu de travail qui restait était bon à prendre.

S'en était suivie une lente exode. Les jeunes étaient partis chercher du travail ailleurs. Puis les moins jeunes. Faute de clients, les commerces s'étaient fermés un à un. A peine y avait-il encore un bar et un restaurant, qui s'éteindraient probablement avec le coeur du patron, et l'un ou l'autre night shop.

Enfin, il y avait le centre commercial, à la sortie de la ville. C'est là que tout le monde se retrouvait, les parents pour les courses du samedi, les jeunes à errer dans la galerie, au bar ou sur le parking. Au moins ici les enseignes étaient en couleur.

Le père de Béthanie était menuisier. Il travaillait dans une entreprise des faubourgs. Ouvrier appliqué, bien côté de ses chefs, il avait une place confortable, aimait son métier et n'aurait jamais envisagé une autre vie. Il était né dans cette ville et s'y plaisait. Tous les ans, il partait en vacances, pour sa femme et ses deux filles, mais il revenait toujours avec un réel plaisir. C'était un homme du coin. Il faisait partie du terroir, de son histoire. La grisaille, il ne la voyait pas. Il était né ici et il mourrait ici, et il voulait mourir ici, parmi les siens. Les voyages ne l'intéressaient pas, l'ailleurs n'était pas pour lui. Il aimait enfourcher son vélo le matin, retrouver ses collègues et rentrer chez lui le soir avec le sentiment du devoir accompli. Il ne lisait pas, si ce n'est l'Equipe, ne s'intéressait guère au cinéma et aimait le foot qu'il regardait sur une petite télé dans l'arrière-cuisine pour ne pas déranger ses trois femmes ou au bar du quartier pour



les matchs importants. Il se voyait en homme courageux, intègre, bon mari, bon père. Ce qu'il était finalement. Un homme heureux.

Sa mère était fille de fermiers. Des gens honnêtes, travailleurs, ils avaient eu à coeur d'assurer un avenir à leur fille et avaient insisté pour qu'elle fasse des études. Elle était donc devenue infirmière et travaillait dans le home de la région. Plus jeune, elle rêvait de voyages, d'aventures, de romances tumultueuses... puis elle avait rencontré l'homme qui allait devenir le père de ses enfants et avait rangé ses rêves. Elle s'efforçait de trouver la vie belle, disait à ses filles que les mers du sud cachaient plus de misères que de bonheurs, allait au cinéma une fois par semaine avec une amie, organisait régulièrement des grands dîners, du moins les voyait-elle comme tels, et s'efforçait de trouver tous les ans de nouvelles fleurs pour son jardin.

Les parents de Béthanie avait une vie rangée, régulière, faite de plaisirs simples. Ni riches ni pauvres, l'argent n'était pas leur soucis. Ils faisaient leurs courses le samedi, comme tout le monde, allaient au restaurant une fois par mois et, s'ils n'allaient pas à la messe tous les dimanches, essayaient d'élever leurs deux filles selon les préceptes de la religion catholique.

Une religion qu'il voyait comme un guide moral plus que spirituel. Dieu était ce qu'on leur avait dit qu'il était. Ce n'était pas à eux de penser à ça ni de remettre ces choses-là en cause.

Marie était l'aînée. Elle avait les pieds ancrés dans la terre et les yeux rivés sur les champs. Dieu servait à être prié pour qu'il n'y ait pas trop d'intempéries, que la moisson soit bonne et que personne de la famille ne se blesse sur les routes. Dieu était là pour rassurer, pour éviter de penser à la mort. L'Anxiolytique Suprême. Point. A dix-neuf ans, elle épousa le fils du fermier qui avait repris la ferme de ses grands-parents et eut son premier enfant à vingt. Les deux autres suivirent à un an et demi d'intervalle.

Enfants, les deux soeurs s'entendaient bien mais jouaient finalement peu ensemble.

Alors Béthanie lisait... A l'école, elle fut la première de sa classe à savoir lire. Romans d'enfants, romans d'adolescents, romans d'amour, science-fiction, fantasy, fantastique, dragons, trolls, sorciers, mages, hobbits, pirates, elfes, démons, voyages dans le temps, voyages interstellaires, univers parallèles de tous genres, tant que cela la faisait voyager, tant que cela lui faisait oublier le gris de la cité, elle aimait.

Isolement, refuge, refus de la réalité, évasion, amour irraisonné de la littérature et des mondes imaginaires, peu lui importait le jugement des autres, Béthanie avait trouvé le bonheur dans ce monde de lettres, un monde étrange, étranger même, pour sa soeur, pour ses parents et pour la plupart des autres élèves de sa classe mais un monde qui était le sien.

La jeune fille n'en était pour autant pas repliée sur elle-même. Ainsi, au lycée, elle fit partie de la troupe de théâtre et du cercle philosophique.

Puis, après la littérature, le théâtre et la philosophie, vint la musique.

Elle avait eu quelques cours d'initiation à l'école du village mais voulut très rapidement aller au conservatoire qui se trouvait dans la ville voisine. Elle voulait jouer du violon. Ainsi, tous les samedis matins, elle prenait le car. Et elle le prit pendant dix ans. Pour apprendre. Pour jouer. Pour se laisser porter par les notes. Pour être sur scène. Pour exister.

Pour se payer son premier violon, elle avait fait des petits boulots chez les voisins, chez les grands-parents, pour l'épicière du coin. Quand un élève du conservatoire revendit le sien, elle persuada sa mère de lui avancer l'argent qu'il lui manquait. Elle jura de ne jamais s'en séparer. Et elle tint parole.

Elle jouait pour la famille, pour les fêtes d'école, puis plus tard dans un petit groupe qui ne tint qu'un été. Et pour elle-même.

Adolescente, elle aimait se rendre aux messes chantées. Pour le plaisir de la liturgie.

Elle ne voyait pas la religion et ses pratiques comme une contrainte mais plutôt comme une immense allégorie accompagnée de rites permettant d'aborder le divin et le magnifique.

Elle s'intéressait aussi à quelques croyances parallèles, spiritisme, réincarnation, divination.

C'était sa manière d'introduire du merveilleux dans le quotidien. Tant pis si les autres y voyaient de la naïveté, tant pis si on la prenait pour une rêveuse, elle préférerait sa foi au scepticisme ou au cynisme de l'époque. D'ailleurs, qui a dit que boire de la bière en s'égosillant devant vingt personnes, ou vingt-deux elle ne savait plus, qui couraient derrière un ballon était un comportement plus mature que de se consacrer à la foi, aux arts et aux lettres ?

C'est grâce à sa meilleure amie qu'elle réussit à convaincre ses parents de la laisser aller à l'université. Son père hésitait, c'était certes un brave homme mais d'un autre temps, égaré dans le vingt-et-unième siècle. Le monde lui faisait un peu peur et il craignait pour sa fille. Il craignait que le monde ne la blesse, il craignait qu'elle ne se heurte à sa brutalité, elle qu'il voyait si fragile, si rêveuse. Et puis il y avait l'argent, les études coûtaient cher.

C'est là qu'Anne-Lise, la meilleure amie, la seule à vrai dire, intervint : les parents d'une de ses cousines avaient une maison Rue Montaigne, près de l'université. Ils n'y habitaient pas et louaient des chambres aux amis de sa fille pour un prix modique.

Le père consentit.

Sa mère feignit de se plier à la décision de son mari mais avait en réalité donné depuis longtemps son aval et avait oeuvré patiemment à le convaincre.



## **Le polymathe**

Si l'informatique avait été sa première source d'intérêt, Charles s'intéressait à présent à toutes les matières : la physique parce qu'elle traduisait les lois de l'univers, l'astrophysique et la cosmologie pour approcher l'infiniment grand, la mécanique quantique pour comprendre (et il était l'un des rares) les phénomènes fondamentaux à l'échelle subatomique, la chimie parce qu'elle expliquait la transformation de la matière mais aussi la philosophie et l'histoire parce que les réflexions des grands savants de jadis portaient à la fois sur les sciences et la métaphysique. Et bien sûr, les mathématiques. Parce qu'elles étaient l'outil nécessaire, parce qu'elles écrivaient toutes les lois de la physique, parce qu'elles décrivaient la trame générale, du moins dans l'approche choisie par l'humanité moderne pour comprendre le monde.

Associées, ces matières s'attachaient à la recherche des origines de l'univers ainsi que de tout ce qui le composait et, dès lors, le captivaient, que ce soit par leur approche scientifique, philosophique, voire

spirituelle tant que ce dernier aspect n'était ni dogmatique ni ritualiste ni moralisateur.

Il ne négligeait pas non plus les langues non seulement parce qu'elles permettaient aux hommes d'échanger leur savoir mais surtout parce que, par la culture qu'il véhicule ou même par sa propre syntaxe, le langage lui-même pouvait parfois influencer les idées ou du moins les exprimer différemment et, dès lors, les éclairer sous un autre jour.

Mais toujours il revenait à l'informatique et à la programmation : pour restructurer ses idées, les organiser, mettre en œuvre des systèmes théoriques où il incluait son savoir nouveau, pour tester des concepts.

Pourtant, il le répétait régulièrement : « *L'informatique n'est qu'un moyen.* » Il ne voulait pas en être prisonnier, il voulait étendre ses connaissances. Il voyait l'informatique comme un outil lui permettant de calculer et de penser plus vite, plus loin.

Charles était absolument passionné par ses études qui lui ouvraient des possibilités qu'il n'avait jamais encore soupçonnées. Il lisait et étudiait sans arrêt, cherchant en permanence des voies et des techniques nouvelles, de nouveaux principes, de nouvelles approches. Rien de ce qui était publié ne lui échappait. Il lisait, il lisait et retenait tout. Chaque information nouvelle trouvait une place dans sa mémoire, chacune d'elles était rangée dans un casier en fonction de son importance et de l'intérêt qu'il y portait. Il voyait sa



mémoire comme une grande bibliothèque circulaire qui se réorganisait en permanence en fonction des nouvelles données : au centre les rayonnages informatiques, sur le premier cercle venaient les maths, sur le deuxième la physique, l'astrophysique et la physique quantique, puis venait la chimie sur le troisième et enfin les autres matières scientifiques avant la littérature ou l'histoire, la langue de l'information étant elle-même stockée dans chaque fichier selon l'idiome sous lequel les données lui étaient parvenues. Mais si loin soit-elle du centre, aucune information n'était négligée. Il pouvait aller la rechercher sans effort particulier. Quand il l'avait trouvée, sa mémoire-bibliothèque avait un nouveau centre, ou plutôt un autre disque se formait à l'intérieur du premier avec comme centre l'information recherchée et, tout autour, bien rangées les informations connexes. Ensuite, l'ordre initial se rétablissait. Plus tard, il transforma le disque en une boule.

Il épluchait aussi internet en permanence, participait à des forums de plus en plus pointus, dépassant rapidement le cadre de ses cours, supplantant ses professeurs médusés qui, pour la première fois, commencèrent à parler de génie.

Tout travail qu'il effectuait, en histoire, en philosophie, en mathématiques, en linguistique, en physique, en chimie, en biologie, il traduisait tout en fichiers informatiques et, selon une logique qui lui était propre, les interconnectait. Il se rêvait polymathe, à

l'image des grands philosophes et scientifiques de l'Antiquité à la Renaissance. Et il savait que l'informatique pouvait l'y aider.

Au grand dam de ses parents, il refusa plusieurs offres que lui firent des firmes aux renommées mondiales, lui proposant de financer ses études et ses recherches. Il voulait rester libre, n'avoir aucune contrainte, ne subir aucune pression. D'ailleurs les petits boulots qu'il effectuait, analyses, programmations, réparations, debuggages, configurations, etc. lui assuraient largement son autonomie financière.

Rapidement, il dut quitter la maison familiale, trop petite pour héberger ses livres, ses revues, ses notes, ses tours, ses portables, ses disques durs, ses robots plus ou moins miniatures, ses écrans, ses tableaux, ses kilomètres de câbles, ses modems, ses émetteurs, etc.

Il loua donc une maison à quelques centaines de mètres de la faculté, une vieille bâtisse qu'il envahit avec un ami d'enfance, Abraham, lui aussi mordu d'informatique, un peu moins acharné malgré tout. Mais qui aurait pu être aussi passionné que lui ? Qui aurait pu avoir une telle soif d'apprendre ? Qui aurait pu à ce point être obnubilé par la connaissance ?

C'était une maison de rangée assez modeste avec une petite cour. En plus d'un hall d'entrée où se trouvait l'escalier desservant cave, étage et grenier, elle était construite sur deux niveaux utiles et avait été divisée en deux appartements \_ un au rez-de-chaussée, un à l'étage

\_ structurés de la même manière : deux petites pièces d'eau donnant sur la rue, une petite cuisine en entrant et une salle de bain dans le fond, puis une grande pièce attendant aux deux précédentes et donnant sur la petite cour. Le reste était sans intérêt, une cave avec un vieux puits à sec et un grenier poussiéreux. Sans se consulter, ils condamnèrent la cuisine de leur appartement respectif pour y mettre chacun un lit et un bureau, une table d'étude disait Charles, Abraham au rez-de-chaussée, lui à l'étage, et inondèrent leur autre pièce, la plus grande, de livres et de matériel : électronique, informatique, robotique, domotique et autres avaient ici trouvé leur refuge. Et aucun des deux ne pensa à installer le moindre coin repas.

Les seules micro-ondes qui passaient en cette maison provenaient soit du matériel expérimental soit des objets à réparer. D'ailleurs ni l'un ni l'autre n'auraient eu l'idée saugrenue de perdre son temps à effectuer des tâches ménagères. Avec internet, tout pouvait être commandé, tout pouvait être livré.

Une règle non dite s'instaura rapidement : cette maison était leur repaire, une tanière interdite aux non-initiés, un antre secret dédié à eux seuls; pas de copains, pas de parents, pas de petites amies.

D'ailleurs, à part Abraham et les gens qu'il croisait aux cours, Charles ne fréquentait personne. Il sortait peu aussi. Les beuveries ne l'intéressaient pas. Il détestait perdre des heures à se saouler et détestait plus encore les heures du lendemain, perdues elles aussi, à se

remettre la tête et l'estomac en place. Il ne comprenait pas non plus comment des esprits brillants pouvaient se laisser aller à perdre tout contrôle d'eux-mêmes et à gâcher leur temps si précieux à s'enivrer avec des êtres incultes incapables du moindre raisonnement même en sang frais.

Il en allait autrement pour Abraham qui, s'il était lui aussi passionné par l'informatique, aimait profondément les joies de la vie en société, les soirées (plus ou moins arrosées) entre amis, les dîners langoureux avec de jolies filles, les amitiés débridées et plus (souvent plus) si affinités...

Tandis que Charles se vouait essentiellement à la programmation, approchant le côté technique uniquement pour développer un matériel impropre à supporter ses propres avancées, Abraham s'intéressait surtout à la robotique et, comme il le disait, sur un ton mi-sérieux mi-humoristique, voulait donner un aspect humain et pratique au travail inhumain et abscons de Charles.

A la vérité, les avancées fulgurantes de Charles servaient au mieux le travail d'Abraham qui tentait tant bien que mal de lui rendre la pareille en bricolant et améliorant l'une ou l'autre machine quand Charles n'en avait pas le temps.

*« Oublie cette conception précaire du robot, lui avait un jour dit Charles. Pourquoi t'obstiner à le concevoir à l'image de l'humain ? Pourquoi doit-il marcher ? Pourquoi devrait-il avoir deux bras et non pas*

*six, huit ou quarante-deux ? Pourquoi concevoir son œil comme celui d'un humain ? Pense plutôt à celui d'une mouche, à son champ de vision. Une vision à 360° et même plus ! Oublie la gravité, libère-t-en. Sois fou, sois insensé. Il doit pouvoir se décomposer en mille unités minuscules, toutes mues par la même intelligence, et se recomposer à ta simple demande.*

*C'est une vanité d'homme de vouloir créer une machine à son image ! Il se croit à l'image de Dieu et veut que sa propre création soit à son image ! Ridicule ! La machine ultime sera immatérielle, ne gardant que quelques supports indispensables, elle sera ondes et énergie. Et elle sera ainsi finalement beaucoup plus à l'image de Dieu que l'homme ne le sera jamais. »*

C'est ce jour-là qu'il comprit sa propre erreur. Lui aussi devait arrêter de concevoir l'intelligence et la conscience artificielle à l'image de celles des hommes. Pourquoi vouloir toujours tout ramener à l'humain ? Comme une sorte d'anthropomorphisme intellectuel. Il devait se libérer des stéréotypes, il devait penser autrement, il devait s'affranchir des supports traditionnels. Il devait abandonner la conception qu'il avait à quatorze ans, il devait penser en être évolué et évoluant, plus en adolescent, plus même en être humain.

- Je me demandais si tu m'accompagnerais au vernissage de Gaëtan ? lança Abraham après avoir tambouriné à la porte de son colocataire et être entré en conquérant.

Charles leva à peine le nez de son bouquin.

- Non, picoler en m'extasiant devant des croûtes infâmes ne m'intéresse pas vraiment.

- T'exagères... Quoique...

- Me fais pas marrer, t'en as rien à foutre de l'art ! Si tant est que les toiles de Gaëtan aient quelque chose à voir avec l'art...

- Effectivement ! J'y vais pour boire à l'oeil et pour chercher l'amour de ma vie.

- Pour baiser.

- N... Oui. Car tu sais que nous sommes des hommes. Ca fait partie de notre nature.

- Draguer est une perte de temps qui m'insupporte.

- Dis plutôt que tu as peur de te prendre un râteau.

- N'importe quoi. Si c'est juste pour baiser, continua Charles, fais comme moi. Tu vas à la maison Montaigne, tu files cent euros à Bêtise ou à une de ses copines et l'affaire est faite !

Abraham soupira.

- Niveau poésie, tu te surpasses. Tu devrais ajouter Baudelaire ou Rimbaud à tes lectures.

- OK, j'exagère. Je reformule. Appelle une des filles, sois gentil avec elle et file-lui un peu de pognon.

- Tu devrais faire gaffe. Bêtise ne prend que toi comme client. Et elle ne le fait pas que pour le fric, voire pas du tout pour le fric.

- Connerie ! Je suis un client, c'est tout.

- Oui, ben, fais gaffe quand même; Anne-Lise m'a dit que tu étais le seul. Et qu'elle ne dépensait même pas ton pognon.

Charles haussa les épaules et se replongea dans sa lecture.





## Bêtise

Un matin de septembre, Béthanie était arrivée dans la métropole et s'était installée avec Anne-Lise rue Montaigne.

Elle avait l'impression de s'être enfin enfuie, d'être un mineur qui découvrait le jour après une vie entière passée dans les galeries d'une mine de charbon. Elle respirait enfin. Elle allait découvrir la vraie vie, la vraie ville, le monde...

La maison était immense. Trois étages en plus du rez-de-chaussée qui servait de pièce commune. Lucie occupait à elle seule l'appartement du troisième étage desservi par un ascenseur privé dont elle seule avait la clé et qui descendait jusqu'au garage où sa voiture était garée. Les autres prenaient l'escalier. Amira et Béthanie avait chacune leur chambre au deuxième, avec une salle de bains pour elles deux, tandis qu'Anne-lise et Camille logeaient au premier.

Elle fit de sa chambre un espace lumineux même s'il donnait sur le mur d'en face plutôt que sur le jardin coquet de sa mère et la maison tout entière lui sembla être un temple dédié à cette existence nouvelle.

De ses quatre colocataires, elle ne connaissait qu'Anne-Lise avec qui elle était allée au lycée et qui s'était inscrite en droit alors qu'elle-même avait bien évidemment choisi lettres et philosophie. Lucie, la cousine éloignée d'Anne-lise dont les parents avaient acheté la maison pour ne pas avoir à louer une chambre pour leur fille, étudiait elle aussi le droit dans la même université mais était déjà en troisième année.

- Te stresse pas ! Sûr que tu vas flipper le premier jour ! Et certains feront tout pour, crois-moi, mais c'est le jeu ! Tu t'y feras !

Béthanie n'était pas certaine que ces propos soient vraiment destinés à la rassurer mais préféra les prendre comme tels. Elle refusait de voir quoi que ce soit de sombre en ce jour de renaissance.

Amira, comme Anne-Lise, entrait en première année de droit. Plutôt réservée, voire un peu timide, elle dit peu de chose sur elle et acquit immédiatement la sympathie de Béthanie. Camille, sa quatrième colocataire, resta affalée dans un canapé et lui fit juste un signe de la main.

Béthanie se fit sans problèmes à cette nouvelle vie. Contrairement à Anne-Lise, elle était parvenue à canaliser cette liberté soudaine et se maintenait à jour dans ses cours tout en profitant pleinement de sa vie d'étudiante.

Bien sûr, son père aurait été horrifié de la voir boire mojito sur mojito lors de certaines soirées entre

filles (ou pas d'ailleurs). Sans parler de sa consommation de cannabis. Mais elle ne culpabilisait pas, elle savait malgré tout garder le contrôle et ne s'était jamais réveillée en se demandant ce qu'elle avait fait la veille ni à côté d'un garçon qu'elle ne se rappelait pas avoir fait monter dans sa chambre. Ce qui n'était pas le cas d'Anne-Lise !

Elle riait quand elle évoquait cet épisode.

*« Le plus drôle, c'est que je ne sais plus si je lui avais demandé de l'argent ou pas ! »*

Les autres filles aussi avaient leurs « *petits clients* » comme elles les appelaient. Des amis, des amis des amis, des relations, toujours sur recommandation. De la prostitution quand même, pensait Béthanie sans toutefois avoir un jour songé à leur en faire grief. Chacun sa vie, chacun son éthique, elle n'avait pas envie de juger.

Lucie le faisait par jeu. Pour être une rebelle dans son monde de riche. Anne-Lise et Amira l'avaient fait pour l'imiter, pour être modernes, pour s'échapper de la morale étriquée du vingt-et-unième siècle. Puis un peu pour l'argent. Camille ne se cherchait pas d'excuses : ça lui permettait de payer ses études sans avoir à trimer dans une gargote quelconque.

Ce que faisait Béthanie.

Deux soirs par semaine, elle jouait du violon dans un restaurant à quelques pas de la maison Montaigne, comme elles l'appelaient désormais.

Du reste, elle n'avait l'impression ni de trimer ni même de travailler.

« *Tu fais l'aumône, on fait la pute* » avait un jour tranché Camille. Béthanie n'avait pas répondu qu'elle était salariée avec un contrat ni qu'elle était une artiste. Peut-être parce qu'elle ne se voyait pas comme telle. Et puis Camille n'était pas méchante, elle défendait son statut et sa manière d'être. Avec cynisme. Son arme préférée.

Elle n'était certes pas tout à fait autonome mais ces petits revenus complétaient sa bourse d'étudiante et ce que lui versaient ses parents.

Elle se sentait jeune, vivante, rayonnante et, la fin de l'année scolaire approchant, elle espérait même décrocher une mention.

Elle n'avait finalement qu'un seul regret pour cette première année : ne pas avoir réussi à aborder cet étudiant en informatique. En première année lui aussi, un mètre quatre-vingts, brun, une barbe de quelques jours en permanence, souvent seul, le regard comme perdu dans un autre monde.

Elle l'avait croisé en début d'année. Ils s'étaient souri et n'avaient échangé que quelques mots mais l'empreinte de ce moment restait marqué en elle, indélébile. Elle avait cherché à le revoir mais il ne sortait visiblement jamais et au fil de l'année se rendait de moins en moins aux cours, bien qu'elle apprit par la suite

qu'il avait réussi son année avec la plus grande distinction.

Elle avait réussi à approcher son colocataire, Abraham, un gros dragueur qui avait fini avec Anne-Lise. Mais elle n'en avait pas plus rencontré son ami.

Et même si elle ne s'était pas sentie l'âme de Pénélope attendant Ulysse, si elle n'avait pas été la pure princesse attendant son prince (« *Encore heureux* » avait dit Anne-Lise), elle gardait en tête l'image de ce mystérieux étudiant.

C'est en début de deuxième année que les deux étudiants se rencontrèrent.

Les cinq filles avaient décidé d'organiser une soirée à la maison Montaigne.

« *Juste les meilleurs, pour bien faire sentir aux autres qu'entrer ici est un privilège* » avait dit Lucie. Les autres se souciaient peu de ce jeu de caste mais chacune voyait un avantage à cette « *orgie intime* », selon l'expression désormais consacrée d'Anne-Lise.

Comme l'année précédente, Béthanie avait croisé Charles un des premiers jours de la rentrée. Elle parlait avec Abraham quand il les avait abordés.

- Voilà, je suis inscrit dans tous mes cours. Mais vu le programme, on ne risque pas de m'y voir souvent.

- Tu sais, Charles, avait ironisé Abraham, la fac, c'est aussi une vie sociale !

- C'est vrai, on ne te voit pas souvent, avait-elle tenté.

- Désolé, pas le temps...

Il les avait salués brièvement et était retourné à ses études, les vraies comme il aimait dire.

- Et voilà ! conclut Abraham. C'était la parenthèse sociale de Charles Elysée.

- Je ne lui plais pas ? Je l'agace ? Il est homo ?

- Non. Pas spécialement porté sur la chose. Timide, maladroit, la tête ailleurs. Il faudrait provoquer l'occasion... et que tu prennes les choses en main.

L'« *orgie intime* » tombait donc à point nommé pour Béthanie. Elle convainc les autres d'inviter Abraham et leur expliqua comment elle comptait s'y prendre pour enfin échanger plus de trois mots avec l'étudiant.

Tandis que les filles préparaient la salle commune de la maison Montaigne et qu'elles remplissaient les frigos d'alcools et jus en tout genre, Abraham appela son colocataire.

- Ecoute, sois sympa, tout leur système déconne et je suis complètement largué... Oui, bien sûr, c'est aussi mon domaine, mais je ne m'y retrouve pas dans leur réseau... Je ne te demande pas de venir faire la fête mais de venir remettre en ordre leur système informatique... Pour avoir de la musique en ligne, Charles... Je sais qu'il y en a d'autres mais ils ne sont

pas invités... Non, toi non plus, je leur avais dit que ce n'était pas la peine... Ok, merci.

Il coupa son portable avec un grand sourire.

- Et voilà ! Timing parfait ! Il va arriver au début de la fête. Mais je te préviens, quand il aura fini, tu ne le tiendras pas plus d'une heure.

Comme prévu, Charles arriva alors que la soirée était déjà commencée. Un grand saladier de punch, déjà bien entamé, occupait la table du salon. Une légère odeur de cannabis flottait dans la pièce. Un air de musique émanait de la télé.

Il salua rapidement Lucie qui lui montra où se trouvait l'installation wifi. Il reconnecta l'installation au réseau (Abraham avait fait en sorte qu'il ne puisse pas intervenir à distance), se brancha avec son PC et régla le problème en quelques clics.

- Tu te fous de moi ! Tu l'as déconnecté toi-même, avoue !

- Gagné ! Fais-moi juste ce plaisir, reste une heure ou deux.

Il soupira.

- Désolé, je suis sur un programme...

- ... qui attendra bien une heure.

- C'est ton truc ces soirées, Abraham, pas le mien.

- Arrête, Charles. Tu n'as jamais été dupe du prétexte bidon que je t'ai balancé. Tu avais envie de venir voir ce qui se passait. Avoue !

- Une heure ! Pas plus !

Abraham sourit et tendit un verre à son colocataire.

- Bienvenu dans le monde des vivants !

Charles s'appuya contre la rampe de l'escalier qui menait aux étages et prit le verre de punch que son ami lui tendait. Abraham se demanda s'il savait que c'était alcoolisé. Il en but un, deux, trois. Sans se déridier. Peut-être était-il juste un plus détendu.

Béthanie vint près d'eux et Abraham s'éclipsa. Ils parlèrent un bon moment mais sans que jamais elle ne put vraiment entamer la carapace. Elle aussi prit un verre, puis deux, puis trois, puis...

L'ambiance montait. Des couples s'enlaçaient. Les esprits se troublaient. Des cris et des rires fusèrent. Anne-lise s'agitait dans tous les sens ; vraisemblablement, elle avait perdu à un jeu stupide et venait d'écoper d'un gage.

- Non ! Non ! criait-elle en riant.

- Anne-Lise, un strip-tease ! Anne-Lise, un strip-tease !

- Non !

Mais quelques minutes plus tard, les premières notes du morceau le plus célèbre dans l'histoire du strip-tease résonnèrent dans la pièce et Anne-Lise commençait à se dévêtir.

Charles souriait mais Béthanie aurait été incapable de dire si c'est parce que ça lui plaisait ou parce qu'il se désolait d'un tel spectacle.



Quand il ne resta plus à Anne-Lise qu'un top et ses sous-vêtements, elle se colla dos à la porte de la cuisine, l'ouvrit d'un geste rapide et s'y réfugia. Ensuite la porte s'entrouvrit, sa main seule réapparut et elle lança ses sous-vêtements dans la pièce. Sifflets, rires, battements de mains.

- Elle a prévu des vêtements de rechange dans la cuisine, glissa Béthanie à Charles.

La musique continua et Lucie prit Béthanie par le bras.

- A toi maintenant !

Béthanie se crispa.

- Non !

Mais les autres semblaient s'être donné le mot.

- Béthanie ! Béthanie !

- Ton public te demande, lâcha-t-il simplement.

Et il la poussa légèrement vers le centre de la pièce. En souriant. En la défiant du regard.

Elle ne sut jamais s'il l'avait fait pour se moquer d'elle, par jeu affectif ou simplement sous l'effet de l'alcool.

Les premières notes de la chanson suivante se firent entendre. Une chanson qu'elle connaissait. Camille à la musique ne l'avait pas mise par hasard; elle savait que, l'alcool aidant, elle enchaînerait. Une chanson qui allait lui valoir un surnom qui ne la lâcherait jamais.

*« J'ai tout mangé le chocolat... »<sup>6</sup>*

---

<sup>6</sup> Des Bêtises, Sabine Paturel.

Sous l'effet de l'alcool et de la musique, sous le regard de Charles, elle se prêta au jeu.

Elle s'éloigna d'abord un peu, au son de la musique, faisant jouer son chemisier sur ses épaules. Elle fit mine de s'approcher de l'un ou l'autre garçon mais revint vers Charles quand elle commença à faire glisser sa jupe sur ses hanches.

Les sifflets allaient bon train, les rires, les quolibets, l'alcool, le cannabis.

Mais Béthanie n'en avait cure. Elle se déshabillait en chantant et en fixant Charles dans les yeux.

*« Je fais rien que des bêtises  
Des bêtises quand t'es pas là »*

Charles gardait ses yeux dans les siens. Avec toujours le même petit sourire aux lèvres.

Abraham était ébahi. Il ne l'avait jamais vu comme ça. Mais lui non plus ne savait pas ce qui se passait dans la tête de son ami. Était-il saoul ? Était-il choqué ? Ou carrément amoureux de cette fille ?

Avant d'enlever son chemisier, elle lui ôta sa veste, la passa sur ses propres épaules sans enfiler les manches, se colla à lui et, d'un geste précis, sans que personne n'ait pu rien voir, jeta son chemisier et son soutien sur l'escalier.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et, sans réfléchir, par provocation, pour l'émoustiller, lui murmura à l'oreille :

- Pour toi, c'est cent euros.

Il la fixa dans les yeux un instant, se pencha et lui répondit aussi discrètement :

- Ok.

Ebahie par cette réponse aussi simple et laconique qu'inattendue, elle retomba sur ses talons et l'entraîna vers l'étage. Une larme glissait sur sa joue mais personne ne put la voir.

Ce soir-là, Béthanie était à tout jamais devenue Bêtise.

Et elle ne chanta plus jamais cette chanson.



## La maison Montaigne

En entendant Abraham claquer la porte, Charles se rappela ce premier soir.

Il se souvenait de l'appel d'Abraham et de son prétexte bidon. Qu'est-ce qui l'avait poussé à se rendre à la maison Montaigne ? L'envie d'avoir une relation avec l'une de ses occupantes sur qui tout le monde fantasmaient ? La curiosité ? Bêtise ? C'est vrai qu'elle lui avait toujours plu, plus que les autres peut-être. Sûrement. Il n'y avait jamais réfléchi, les choses s'étaient faites, c'est tout.

Ce soir-là, l'alcool avait rapidement fait son effet. Il s'était cramponné autant à ses principes stoïques qu'à cette rampe d'escalier pour ne pas sombrer dans l'ivresse et le ridicule.

Bêtise parlait, riait, parlait, parlait... Ses cheveux courts et blonds, avec une coupe rétro à la 1920, son petit sourire enjôleur, ses yeux gris bleu qu'il fixait sans pouvoir s'en détacher...

Pour la première fois, Charles se demanda ce qui se serait passé si elle ne lui avait pas proposé de monter pour de l'argent.

Les verres s'étaient succédé à un rythme infernal pour lui qui ne buvait pratiquement pas et ses idées n'étaient plus très claires. Il était sous le charme de la jeune fille. L'avait-elle dragué ou racolé ? Aurait-il pris l'initiative si elle ne l'avait pas fait de manière aussi imprévisible ? L'aurait-il suivie si elle avait été moins directe, moins provocante ?

Il se souvenait l'avoir poussée vers le centre de la pièce pour qu'elle se prête à ce jeu absurde. L'aurait-il fait s'il n'avait pas bu autant ? Probablement pas.

Il se rappelait l'avoir suivie du regard durant toute la chanson, il l'entendait lui murmurer à l'oreille sa proposition aussi inattendue que déconcertante.

Il se souvenait de son frisson de plaisir.

Il se souvenait de ses jambes nues dans l'escalier, de son léger déhanchement quand elle montait les marches, de sa veste qui suivait ses formes.

Une soirée perdue entre ivresse et réalité.

Une fois dans la chambre, il avait voulu l'attirer à lui pour l'embrasser mais elle s'était précipitée dans la salle de bain et était revenue quelques minutes plus tard en déshabillé. Souriante. Les yeux brillants.

Il avait sorti un billet de cent.

- T'as toujours du fric sur toi ?

- Oui, ce n'est pas un problème le fric.

- Si c'est trop...

- Non, le fric, ce n'est pas un problème.

Elle avait pris le billet.

Il avait glissé la main sous la soie.

Charles se leva et balança son bouquin sur son bureau. Abraham lui prenait la tête pour rien. Sa relation avec Bêtise n'était peut-être pas la plus romantique mais elle convenait à tout le monde.

*« Pas la peine d'essayer d'assimiler quoi que ce soit après ça... Tu fais chier, Abraham ! »*

Il entra dans son laboratoire, Abraham parlait d'atelier mais lui n'aimait pas le terme, trop concret, trop manuel. Si la chambre ressemblait à une classique chambre d'étudiant, avec un portable posé sur la table d'étude, quelques cartons de pizza sous le lit et des carnets de notes posés ça et là, il en allait tout autrement du laboratoire. Les murs disparaissaient derrière des étagères remplies d'ouvrages scientifiques et philosophiques qu'il lisait en parallèle, se plaisant à passer d'une pensée à l'autre. Des tableaux sur pieds couverts de notes et de calculs occupaient le centre de la pièce et dans un coin trônait le bureau, fait de cinq tables juxtaposées en arc de cercle et sur lequel se trouvait l'ordinateur principal, un ensemble d'écrans et de tours interconnectés. Les machines n'étaient pas réellement innovantes, il les avait simplement améliorées pour augmenter les performances du réseau.

Il avait commencé par y réparer les ordinateurs qu'on lui confiait mais avait depuis longtemps dépassé cette activité peu rentable. Il y mettait au point son chef-d'œuvre, celui qu'accomplissait tout compagnon aspirant à la maîtrise, sauf que lui refusait tout maître et toute

règle. Il commença par vérifier la température des serveurs. Il savait que tout était en ordre puisqu'il n'avait pas eu d'alerte mais c'était comme un rituel quand il entrait dans la pièce. Il vérifia aussi sa consommation électrique prélevée sur le réseau officiel. Raisonnable.

Leur besoin en électricité était considérable. Ils avaient eu un jour la désagréable surprise de voir débarquer une équipe de policiers alertés par cette consommation hors norme et qui les soupçonnaient d'avoir développé dans la maison une plantation de cannabis. La maison avait été perquisitionnée et fouillée de haut en bas. Charles, bien plus qu'Abraham qui avait trouvé l'épisode particulièrement cocasse, avait très mal vécu cette intrusion. Dès le lendemain, ils avaient fait équiper la maison de panneaux solaires et avaient installé un système de contrôle de la consommation.

La convocation au commissariat et l'interrogatoire qui suivit furent riches d'enseignements et l'amusa encore nettement moins. Il avait toujours considéré Bêtise, Anne-Lise, Camille, Amira et Lucie comme des ados attardées en manque de frissons et pour qui le libertinage n'était qu'un jeu. Visiblement, la police et le parquet n'étaient pas de cet avis. Il comprit aux questions de l'inspecteur que la maison des filles était sous surveillance, qu'elles-mêmes étaient fichées et que nombre des clients étaient répertoriés, dont Abraham. Et lui-même.

Visiblement son nom était juste mentionné, en tout cas le flic ne fit aucun commentaire particulier, mais



il se jura de ne plus retourner rue Montaigne. Il pouvait voir Bêtise ailleurs. Abraham était apparemment considéré tout autrement; il le considérait comme un client régulier et comme un consommateur de drogue.

Il eut droit à quelques questions sur Bêtise. L'inspecteur lui demanda s'ils avaient une relation, il acquiesça, s'il la payait, il nia. Le plus grand crime de la jeune femme semblait être d'habiter la maison Montaigne. Le dossier des autres filles, dont le policier lui fit un résumé en toute indiscretion, était par contre nettement plus chargé. Prostitution, racolage, trafic et consommation de stupéfiants, et même proxénétisme pour Lucie.

Il se convainquit que ce petit jeu finirait mal et sa détermination à ne plus fréquenter la maison Montaigne n'en fut que renforcée.

Il avait tenu parole et n'y était pas retourné depuis plusieurs mois.

Du reste, il n'avait jamais parlé de cet interrogatoire à personne, pas même à Bêtise ou à Abraham dont l'interrogatoire avait curieusement été beaucoup plus bref.

Sa concentration était définitivement fichue pour ce jour-là. Autant en profiter pour se distraire. Il prit son smartphone et appela Bêtise. Si les flics comptaient repérer les clients de la jeune femme en espionnant sa ligne, ils en seraient pour leurs frais. Depuis longtemps,

Charles téléphonait sur des lignes complètement anonymes.

A son habitude, il entama la conversation sans préambule. Cette manie agaçait beaucoup de monde, notamment sa mère, mais pas Bêtise.

- Je suis sûr que les croûtes de ce pseudo artiste te tentent autant que moi !

- Et si c'est le cas...

- Ne dis rien à personne, éclipse-toi et prends un taxi. Restaurant italien.

## Les autres

L'inspecteur Celse Ankarra soupira et coupa son ordinateur.

- Ce gars est insaisissable. Pas de téléphone à son nom, rien sur les réseaux sociaux et sa ligne internet est aussi active que celle de mon grand-père alors qu'on sait pertinemment qu'il est en quasi permanence sur le réseau.

- C'est la descente qui lui a mis la puce à l'oreille.

- Je sais. J'espérais lui mettre la pression et qu'il dérape.

- On ne peut pas dire que ce soit une réussite.

- A qui le dis-tu ! Déjà qu'il était méfiant mais là, fini, on l'a perdu. Il y a juste cette fille. Sauf qu'on ne sait rien de leur relation, on ne sait même pas si c'est son client ou son petit ami ! Même quand il l'appelle, il ne donne pas son nom, cet enfoiré.

- Et le restaurant ?

- Tu sais combien il y a de restaurants italiens dans cette ville ?

- Qu'est-ce qu'on lui reproche au juste ?

- T'en connais beaucoup des gars qui refusent des

ponts d'or du gouvernement et des deux plus grosses boîtes d'informatique au monde ?

- Non, mais je ne connais non plus personne à qui on l'a proposé ! Ca ne te rassure pas de savoir qu'il existe encore des gamins avec un peu d'idéologie et qui ne sont pas prêts à vendre leur âme à la première offre ?

- Si ! cracha-t-il. Mais cinq fois de suite. Avec des montants astronomiques. Et puis, il y a ce test...

- Un test ?

- Oui, tu sais, un de ces tests que l'on fait passer aux ados sous prétexte de leur proposer une orientation professionnelle...

- Tu as ça ?

- Evidemment, qu'est-ce que tu crois ? C'est même avec ça qu'on a ouvert son dossier.

- Et ?...

- Il n'était pas encore aussi méfiant à l'époque. Une horreur : un Q.I. supérieur à tout ce qui est imaginable, une culture sans fin et, surtout, aucune notion du bien et du mal. Il est timbré, je te dis. Sûr qu'il finira par tuer cette gamine, ou les autres.

## **Le Vivant Fils de l'Eveillé**

Anne-Lise lui prit le verre des mains.

- Bouge pas, je vais les remplir.

- Non, plus pour moi, j'y vais.

Anne-Lise soupira.

- Encore ce salaud !

- Tu te trompes. C'est vrai qu'il n'est pas comme tout le monde. Qu'il n'agit pas comme tout le monde. Qu'il ne pense pas comme tout le monde.

- Un salaud égoïste. Il te sonne, tu rappliques. Il te paie, tu baisses. Pourquoi tu ne lui dis pas la vérité ? Que tu n'as personne d'autre. Que tu es raide dingue de lui.

- Ecoute ...

- Tu as juste peur qu'il ne te sonne plus. Ce mec ne s'intéresse qu'à ses machines. Et peut-être un peu à ton cul. C'est un monstre. Tu sais que, la dernière fois, les flics m'ont même questionnée sur votre relation. Bon, je te rassure, j'ai dit que je ne savais pas mais que ça m'étonnerait que tu te fasses payer.

- Tu exagères. C'est vrai que c'est un passionné et qu'il vit dans son monde. Mais tu verras qu'un jour nous serons vraiment ensemble.

- Tu n'es même jamais allée chez lui.
- Tu sais bien que leur maison est tabou. Abraham non plus n'y emmène jamais personne.
- Et comme d'hab, tu ne dis pas où tu vas...
- Eh, eh, ... Ca fait partie du charme...
- Je sais mais fais quand même attention.

Quand Bêtise entra dans le restaurant, Charles était déjà installé, assis à une table de deux dans le fond de l'établissement. Elle s'assit et dit en souriant :

- Jamais près de l'entrée, jamais à la vue des autres, jamais dans la lumière ...

- Ils ne m'intéressent pas, pas en tant qu'individus en tout cas. Je n'aime pas leur manière d'être, je n'aime pas leur manière de penser, je n'aime pas ce qu'ils font de leur vie, ce qu'ils ont fait de la société, je n'aime pas leurs habitudes, je n'aime pas leur soumission, leur peur, leurs craintes, leur manque de courage, d'intelligence et de clairvoyance, je n'aime pas leur regard, leur jugement...

- Le parfait misanthrope !

- Imaginer que je ne fais qu'un avec ces gens-là me répugnent.

Ils s'interrompirent un instant le temps de passer rapidement la commande.

- Qu'est-ce que tu voulais dire par ne faire qu'un avec eux ?

Il la fixa longuement.

- Ah quoi bon ?

- Si, j'insiste, tu en as trop dit...

- C'est rare que je parle de ça à quelqu'un... Non, à vrai dire, je n'en parle jamais !

- Et ?...

- Tu sais que, si mes parents n'étaient pas vraiment athées, je n'ai pas été élevé dans une croyance religieuse ?

- Oui, enfin j'ai cru comprendre.

- Il m'arrivait de discuter un peu de tout ça avec mon grand-père maternel, c'est tout.

- Et...

- Et, même tout gamin, quand j'étais seul, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à tout ça...

- A tout ça...

- A la mort, à Dieu...

- Ne me dis pas que tu allais à l'église en cachette !

Il éclata de rire.

- Non, non, certainement pas. A vrai dire, ma rupture avec l'Eglise remonte à mes cinq ou six ans, je n'étais même pas encore à l'école primaire. Dans mon village, à cet âge, tous les enfants faisaient leur première communion. Par conviction, par habitude sociale ou par mimétisme. Mon père était commerçant; ne pas faire comme les autres, c'était risquer d'être mis à l'index, d'être considéré comme différent, d'être rejeté, donc ça aurait été mauvais pour le commerce !

- Et par conséquent, tes parents t'ont inscrit au catéchisme.

- C'est cela. J'étais content, on allait me parler de Dieu. Sauf que le Dieu dont on m'a parlé n'était pas le mien. Pour moi, Dieu n'était pas un jeune homme qui se promène en faisant des miracles, comme un magicien, ou en prêchant la bonne parole. Encore moins une entité toute puissante qui dicte à son peuple ce qu'il doit faire, qui demande à un de ses sujets de sacrifier son fils et qui est prêt à punir quiconque lui désobéit. Je n'avais peut-être pas encore les mots mais, pour moi, tout ça n'était que légendes et mythologies.

- C'était un début, Charles, une première approche qui permet aux esprits simples d'appréhender le concept.

- Mais ça ne me convenait pas, ça ne m'intéressait pas et je laissais mon esprit vagabonder. L'incident s'est produit le troisième jour. Nous étions une dizaine, agenouillés sur nos chaises d'église, face à la croix. Le curé parlait et nous expliquait certaines choses que je n'écoutais pas. A un moment, il s'est interrompu, a fait un signe vers le fond de l'église et a dit : « *Bonjour, monsieur le Maire.* ». J'ai pensé que mon oncle (c'était le maire) était entré dans l'église et je me suis retourné. Le curé m'a pointé du doigt et a dit haut et fort : « *Nous avons notre brebis égarée !* ». Et les autres ont ri avec le curé. En réalité, le curé était en train d'expliquer que notre esprit tout entier devait être tourné vers Dieu et que rien ne devait nous en écarter. Son salut au maire n'était qu'un piège pour nous tester.

- Ca n'était pas bien méchant.



- Tu trouves ? Tu trouves ça bien que le représentant d'une religion qui prône l'amour et la bienveillance se moque d'un petit garçon distrait et un peu timide, le seul peut-être que Dieu intéressait vraiment, un petit garçon qu'il n'avait pas compris et qu'il n'avait pas su captiver ?

- J'admets que ça n'était peut-être pas très adroit mais...

- Mais, la coupa-t-il, je me suis juré que plus jamais le représentant d'une religion, que ce soit celle-là ou une autre, n'aurait l'occasion de se moquer de moi.

Quand il se tut, Bêtise sentit que la blessure était encore bien présente. Jamais elle ne l'avait vu s'ouvrir de la sorte. Personne ne l'avait probablement jamais entendu se livrer comme il venait de le faire. Personne ne le connaissait.

- Et quand tu me disais ne pas pouvoir imaginer que tu ne faisais qu'un avec ces gens-là ?...

Elle voulait qu'il continue à parler. Elle voulait encore l'entendre. Il lui semblait qu'ainsi ils se rapprochaient de plus en plus de ce qu'était un couple.

- Oui, ça a été ma rupture avec la religion mais pas avec Dieu; même si, par réaction et opposition à ces institutions, par refus de la personnification du concept, j'ai longtemps refusé de lui donner ce nom.

Tu comprends, je ne pouvais pas imaginer que le monde puisse exister quelque part où je n'étais pas. C'était stupide mais j'étais gamin. Comme j'étais stupide mais pas trop, je savais évidemment que les choses ne

cessaient pas d'être en mon absence. Pourtant, j'avais aussi du mal à concevoir qu'il puisse y avoir d'autres consciences que la mienne. C'est idiot, je sais.

- Tu avais quel âge ?

- Je ne sais pas, 6 ou 7 ans...

Bêtise s'esclaffa.

- Mais quel gamin pense à ça à 7 ans ?

- Bah... moi ! Alors je me suis mis à imaginer que finalement les autres, tous les autres, n'étaient qu'une autre version de moi. Que nous n'étions qu'un sous des versions différentes. J'étais donc partout où un individu était mais sans en être conscient. Je me suis ensuite dit que tous ces « moi » différents ne devaient forcément faire qu'un, qu'après la mort, nous nous rejoignons.

- A 7 ans ?

- Oui. J'ai vécu longtemps avec cette idée. Ça m'a même bien aidé à la mort de mon grand-père. Il rejoignait l'Un suprême que je m'étais imaginé, peut-être même qu'une partie de lui reviendrait dans un autre « un » individuel. Tu connais l'expérience de la goutte d'eau ?

- Vaguement...

- Laisse tomber une goutte d'eau dans une vasque remplie du même liquide, la goutte s'enfonce dans la masse puis rebondit et ressort, intacte, puis retombe et se fond dans le tout. C'est comme ça que je voyais ce que certains appelaient l'âme, une simple goutte issue d'un tout, une simple goutte qui existe individuellement le

temps d'une vie, une simple goutte qui finira par retourner au tout mais qui le temps d'un ou plusieurs rebonds existera peut-être encore dans d'autres vies.

C'est bien plus tard que je me suis rendu compte que certaines religions ou certains philosophes avaient développé des théories similaires. Tu connais l'Atman et le Brahman ?

- Bien sûr, ce sont les bases de l'hindouisme.

A discuter ainsi, ils ressemblaient à deux jeunes amants amoureux, passionnés, semblables à tant d'autres. Sauf que, ce soir, dans une chambre d'hôtel, pas chez lui, jamais, plus chez elle, il n'avait pas dit pourquoi, elle n'avait pas demandé, il lui donnerait un billet qu'elle glisserait dans son sac. Elle pourrait dire « *Ce n'est pas la peine* » ou « *Tu es le seul* » ou « *Ce n'est pas de l'argent que je veux* » ou un tas d'autres choses mais elle ne le ferait pas.

- Si j'ai bon souvenir, reprit-elle, l'Atman est le soi individuel et le Brahman, l'Absolu, le Tout, l'Ame Cosmique en quelque sorte. L'Atman est la conscience pure, l'âme, le vrai soi, le principe essentiel de l'être vivant. Le Brahman est la réalité infinie et omniprésente et est en toute chose. Les deux sont liés et, selon certains courants, se confondent même. La dualité n'est donc qu'apparente et il faut apprendre à la dépasser.

- C'est avec l'image de la goutte d'eau, sorte d'Atman qui retourne au Brahman, que j'en suis arrivé à penser que la réincarnation n'était peut-être pas impossible. L'âme retourne au tout mais il n'est pas

impossible qu'elle revienne, qu'elle rebondisse pour s'incarner dans un autre être...

- C'est bizarre, je ne te voyais pas croire ou même simplement envisager la possibilité du principe de réincarnation...

- Pourquoi pas ? Je pense que tout est possible... Il est ridicule de s'interdire de croire ou surtout de réfléchir à certaines choses.

Reprends la goutte d'eau et laisse-la se mélanger au reste de la vasque. Les molécules de la goutte se mélangent aux molécules de l'eau de la vasque. Incorporée au tout, elle peut toutefois faire partie d'une goutte que l'on prélèverait à nouveau. On pourrait même reconstituer la goutte si l'on pouvait choisir les molécules prélevées. Pourquoi n'en irait-il pas ainsi de l'âme ? Même incorporée au tout général, un peu de sa substance pourrait revenir dans un autre support. Peut-être même, certaines « âmes fortes » auraient-elles une capacité à rester « entière » plus longtemps que d'autres.

Dans certaines religions, comme le bouddhisme ou le catharisme, l'âme se réincarne tant que l'être incarné n'a pas atteint un certain état de conscience. Ensuite, quand elle prête, l'âme retourne au tout. Ainsi, tout le monde n'est pas réincarné. Seuls ceux qui ne sont pas prêts à retourner au Brahman le sont. Ils « rebondissent ».

- Et nos souvenirs ? Que deviennent-ils ?

- D'une incorporation à l'autre, certains en gardent quelques-uns mais force est de constater que, si la réincarnation existe, la plupart les perdent.

- Mais est-on encore soi-même sans ses souvenirs ? Sans eux, nous avons l'impression de ne plus être nous-mêmes. Pourtant, j'en suis consciente, il est inconcevable de nous réduire à nos simples souvenirs. Ce serait nous réduire à une simple banque de données.

- Tout à fait. Regarde, quand l'enfant grandit, il oublie. Néanmoins, il reste lui-même. Notre vécu nous forge mais nous ne résumons pas à nos souvenirs. Un être grandit, vieillit, ses cellules se renouvellent, les idées évoluent, les souvenirs se transforment, certains s'effacent même complètement, l'être de quarante ans n'est plus en rien, ni esprit ni matière, celui de ses dix ans; pourtant il a l'impression d'être encore le même, il a gardé son identité.

Quand une âme se réincarne, si elle se réincarne bien sûr, c'est un principe que je n'ose pas encore affirmer, la plupart du temps, elle le fait sans ses souvenirs; cependant, elle reste la même. Avec sa base fondamentale. Comme un enfant qui vieillit et qui évolue.

Si nous ne gardons pas nos souvenirs d'une vie à l'autre, c'est peut-être parce qu'ils seraient trop lourds à porter, trop encombrants. Toutefois, s'il ne reste pas sous forme de souvenirs, notre vécu nous a marqués et nous a fait évoluer. Notre âme en garde la trace; elle est comme l'eau qui s'est débarrassée des molécules avec lesquelles

elle a été en contact mais qui en garde les propriétés<sup>7</sup>. Notre vécu, nos expériences, nos rencontres, nos réussites, nos échecs, nos erreurs nous forgent l'âme à travers les siècles.

Je crois sincèrement à la continuité de l'être. Je ne suis plus le petit garçon que j'étais à cinq ans mais je ne suis pas non plus quelqu'un d'autre. Simplement, j'ai évolué. Avec le temps, dans le temps. Hors le temps, je ne suis rien, je suis le Tout.

S'il y a réincarnation, elle suit le même principe. Dans le temps, même si ce n'est pas dans la même temporalité. Dans le même univers ? Je ne sais pas. D'ailleurs, ce grand Tout spirituel est-il propre à notre univers ? Existe-t-il un « Grand Tout » englobant ceux des autres univers, un Brahman incluant d'autres Brahman ?

Reste les âmes qui erreraient entre deux mondes et qui communiqueraient avec ce monde... Je n'y crois pas vraiment... Et, de toute façon, elles ne pourraient pas

---

<sup>7</sup> « Mémoire de l'eau » est le nom, donné en 1988, à une hypothèse émise par le chercheur, médecin immunologue, Jacques Benveniste, selon laquelle l'eau qui a été en contact avec certaines substances conserverait une empreinte de certaines propriétés de celles-ci alors même qu'elles ne s'y trouvent statistiquement plus.

Mémoire de l'eau. (2022, juillet 15). Wikipédia, l'encyclopédie libre. Page consultée le 21:20, juillet 15, 2022 à partir de [http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=M%C3%A9moire\\_de\\_l%27eau&oldid=195348257](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=M%C3%A9moire_de_l%27eau&oldid=195348257).

Voir aussi : *On a retrouvé la mémoire de l'eau* : reportage diffusé sur France 5 le 4 août 2014 dans lequel le prix Nobel Luc Montagnier explique que l'eau garderait les propriétés des produits avec lesquels elle a été en contact.

Théorie controversée.

parler de Dieu, elles ne l'ont pas encore « réintégré ». Quand elles l'auront fait, elles ne seront plus dans le temps et, une fois dans l'intemporel, impossible de communiquer avec le temporel.

Il s'interrompt tandis que le serveur posait sur la table leurs deux gins tonic.

- Tu donnais l'exemple de la goutte d'eau mais je me souviens d'autres images, notamment celle de la jarre emplie d'eau, le contenant donnant ainsi la forme au contenu qui la perdra dès qu'il retournera à l'océan. Ou celle des étincelles qui jaillissent du feu...

- J'aime moins celle-là car les étincelles ne retournent pas au brasier...

- Et ne crois-tu pas que certaines âmes insuffisamment nourries s'éteignent ?

- Peut-être, et bien des individus n'ont pas besoin de mourir pour ça ! Mais plus sérieusement je pense qu'elles s'oublient, pas qu'elles s'éteignent.

- Je m'étonne que tu n'aies pas évoqué Spinoza. Je t'aurais plus vu dans ce registre. Il disait d'ailleurs que c'est la part active de notre âme qui subsiste tandis que l'esprit d'un homme qui ne vit que sous l'emprise de ses affects déréglés ne survivra que peu, ou pas du tout, au corps. On en revient à l'étincelle qui s'éteint.

- Effectivement. Mais peu de gens sont aussi réceptifs aux idées de ce génie.

Bêtise sourit. Cela ressemblait presque à un compliment. Elle reprit.

- En parlant de Spinoza et pour revenir à la religion, je te rappelle qu'il estimait que la loi religieuse pouvait avoir du bon et qu'elle poussait l'homme vers l'amour et la justice pour améliorer sa vie sociale<sup>8</sup>. Evidemment, il préférait la recherche rationnelle de la sagesse mais il disait aussi que les Ecritures amenaient une consolation aux hommes parce que seule une minorité était capable d'atteindre certaines valeurs spirituelles par leur seule raison.

- C'est juste. La foi et le bonheur par l'obéissance et la soumission plutôt que par l'intelligence ! Merveilleux, tu viens de réduire les livres les plus sacrés à des guides pour idiots !

Il riait.

- Même moi, je n'aurais pas osé.

- Tu exagères. Ni Spinoza ni moi n'avons jamais voulu dire cela !

- Je t'avoue que c'est un sujet que j'aborde rarement. Difficile de parler au premier venu de la Substance infinie et de son infinité d'attributs !

Elle s'esclaffa gentiment.

- Parce qu'il t'arrive d'aborder un quelconque sujet avec le premier venu ?

- A bien réfléchir, pas ces vingt dernières années !

- Et Averroès, tu connais ? demanda-t-elle.

- Evidemment ! J'ai été sidéré quand j'ai découvert ses thèses, s'emballa-t-il. Qu'un religieux

---

<sup>8</sup> *Le Miracle Spinoza*, Frédéric Lenoir, Editions Fayard, chapitre 4



musulman du douzième siècle puisse dire que l'intellect est séparé du corps, qu'il n'est pas propre à chaque individu mais qu'il fait partie d'un tout, qu'il présuppose une seule intelligence, un seul intellect comme il l'appelle, auquel chaque être est relié afin de penser, qu'un homme de son époque puisse penser comme ça m'a laissé sans voix.

- Que tu as récupérée visiblement ! Tu oublies qu'il était non seulement théologue mais aussi médecin, mathématicien, astronome, philosophe et qu'il était fasciné par Aristote.

- C'est vrai. J'avoue que j'adore son principe de l'intellect universel, contenant tous les intellects du monde, susceptible de se diffuser en nous, par éclairs de génie, sans que nous ne sachions d'où nous viennent nos idées, nos illuminations...

- Comme si les savants communiquaient avec Dieu, comme s'ils étaient des prophètes.

- Les seuls vrais prophètes diraient certains. Mais pas Averroès, il ne l'exprime pas comme ça en tout cas.

- Ceci dit Spinoza estime que les prophètes reçoivent la parole divine via leur imagination, ça rejoint un peu l'idée<sup>9</sup>.

Elle posa sa main sur la sienne.

- J'adore te voir aussi passionné. J'adore quand cette fichue carapace tombe...

---

<sup>9</sup>*Le Miracle Spinoza, Frédéric Lenoir, Editions Fayard, chapitre 4 et 5*

Il ne la suivit pas sur cette voie plus intime qu'elle voulait ouvrir.

- Et toi, tu es chrétienne, je pense.

- Oui.

- Cette personnalisation du principe divin ne te dérange pas ?

- Disons que j'ai pu m'échapper de la vision première. Il faut prendre les religions comme un point de départ, comme une première approche symbolique. Elles aident les plus simples à concevoir des choses trop abstraites pour eux. Et ne me fais plus le coup du guide pour idiots, ajouta-t-elle en levant le doigt comme une institutrice face à un garnement effronté.

Il leva les deux mains en signe de rédemption.

- Dommage qu'elles n'incitent jamais leurs fidèles à aller plus loin. Comme des parents ou des précepteurs le feraient pour que leurs ouailles les dépassent et même les surpassent.

- L'idéalisme à l'état pur.

- Et avoue qu'elles aident aussi les puissants à dominer les plus faibles.

- Je n'ai pas dit le contraire. Mais n'est-ce pas un peu réducteur de s'arrêter à ça ?

Charles hocha la tête en signe d'assentiment.

- Et puis, même si je sais que Dieu n'est pas un être à proprement parlé, même si je suis consciente que c'est un travers humain de l'assimiler à un père protecteur, ça me plaît de pouvoir m'adresser à lui, pour lui demander conseil ou protection, pour me rapprocher

de lui. De le prier en quelque sorte. Pas toi ? Tu ne pries pas ?

- Si mais... à ma manière.

- Explique.

- Deux fois par jour, j'ai besoin de m'isoler.

Elle sourit.

- Mais tu es toujours isolé !

- De m'arrêter si tu préfères. Tu comprends, j'ai besoin de m'arrêter de penser. Comme pour m'apaiser ou me renouveler. J'ai un fauteuil consacré à cet exercice. Je m'assieds et je fais le vide. Le but est de ne plus penser, de laisser ma conscience errer vers l'intellect absolu, de le laisser venir vers moi, de m'imprégner de sa substance, de faire un avec le Tout, avec le Brahman. Pour me ressourcer et, d'une certaine manière, apprendre de lui.

- Mais tu n'as jamais eu envie d'apprendre la méditation avec...

- Non, surtout pas. A vrai dire, j'ai horreur des maîtres à penser.

- A vrai dire, tu as horreur de tous les maîtres et de toute forme d'autorité !

Il approuva d'un léger haussement de sourcils.

- As-tu lu « Le Vivant Fils de l'Eveillé » d'Abubacer ?

- Non, j'avoue.

- C'est un conte, un roman philosophique écrit en arabe à la fin du douzième siècle par Ibn Tufayl, Abubacer en occident.

Un enfant apparaît sur une île non habitée et est élevé par une gazelle jusqu'à ses 7 ans. A la mort de celle qu'il considère comme sa mère, celle qui lui a appris à survivre, il se retrouve seul. Dorénavant, il vivra seul et fera seul son apprentissage de la vie. Comme il veut comprendre ce qui est arrivé à sa mère, il décide de découvrir l'anatomie de la gazelle. Face à ce corps mort, inerte, la distinction entre le corps et l'esprit devient pour lui une évidence. Il va s'initier et apprendre seul en distinguant matière et forme à la manière d'Aristote. Il observe la nature qui l'entoure pour connaître le monde et, dans la dernière phase de son initiation, s'intéresse à l'essence même de son être, à sa nature spirituelle afin de connaître non plus le monde mais Dieu.

Je veux être comme lui, je veux apprendre par moi-même. Je ne veux pas qu'on me dise comment penser. Tout maître t'influence. Je ne veux pas qu'on me dise ce qui doit être pensé et ce qui ne le doit pas. Je veux bien lire mais je veux interpréter moi-même. Me tromper ? Et si c'étaient les autres qui se trompaient ? Si, en me trompant, j'ouvrais de nouvelles voies et m'approchait ainsi de la vérité ?

- Et l'enfant ne s'était pas trompé ?

- Non. Il a développé son sens de l'observation et son intuition, est passé du concret au mystique, s'est interrogé sur l'homme, sur l'âme, sur Dieu et a accédé à une sorte de méditation métaphysique.

Alors qu'il a cinquante ans et qu'il est entièrement tourné vers Dieu, un théologien arrive sur

l'île. Sa vision allégorique du Coran lui plaît mais, quand ils quittent l'île et affrontent le monde, leur vision est rejetée. La conclusion est qu'une philosophie spirituelle est compatible avec une théologie basée sur la lecture allégorique d'un texte révélé mais pas avec des religions littéralistes.

- Et dire qu'on essaie de nous faire croire que le Moyen Age n'a engendré que des pensées rétrogrades.

- En effet.

- Et nos deux sages?

- Rassure-toi ! Ils sont retournés méditer sur leur île.

Au petit matin, Charles leur fit monter deux petits déjeuners. Assise dans le lit, elle sirotait un chocolat chaud tandis que Charles était sous la douche.

L'ombre d'un instant, quand il avait glissé le traditionnel billet dans son sac, elle l'avait haï. Mais l'ombre d'un instant seulement. Elle se haïssait aussi d'avoir amené cette situation et d'être incapable de s'en défaire.

A son habitude, pendant leurs ébats, Bêtise prit garde à ne pas lâcher des mots trop forts ou trop significatifs. Comme toujours, leur étreinte était pour elle un moment de torture et de joie intense. Elle l'aimait et le détestait. Puis, pour ne pas être seule, pour ne pas être ce pour quoi il la payait, pour ne pas pleurer, elle lui parlait.

- Et qu'est-ce que tu fais de tes journées puisque tu ne vas pas aux cours?

- Je travaille.

- Tu veux mettre au point LE super-ordi?

Il rit.

- Non, la machine en elle-même m'intéresse peu à vrai dire. Je les perfectionne uniquement pour les adapter à mes programmes.

- Tu sais que c'est presque du chinois pour moi...

- Je travaille sur l'intelligence consciente non humaine, je dirai même non animale.

- Je n'y connais rien mais je sais quand même que l'intelligence artificielle, ça existe déjà.

- Et si je te disais que non? Ou plutôt qu'il faut revoir toutes les appellations. Bien sûr, il a déjà été créé des milliers, voire des millions de ce que tout le monde appelle l'I.A., l'intelligence artificielle. Mais le terme est inapproprié. Dire qu'une I.A. raisonne signifie juste qu'elle aligne des données, des faits, des comportements, des paroles, des idées, qu'elle les traite de manière mathématique et qu'elle en déduit une donnée nouvelle qu'elle intègre à son programme. Ce n'est pas parce qu'elle reproduit un mécanisme comparable au raisonnement humain qu'elle est consciente. Elle peut donner des apparences de sensibilité mais tout sort de son programme. Tout n'est que simulation. L'I.A. est toujours vide de conscience. Elle n'a pas de perception sensorielle qui affecte son humeur. On peut tout copier, tout simuler, tout programmer, on peut simuler des

humeurs, des émotions et des réactions émotionnelles. Mais il n'y a pas de conscience, pas d'affect, pas d'émotion, pas de tristesse, pas de joie. Et pas de plaisir. Tu sais à quel point le plaisir est un moteur pour l'humain ?

- L'amour aussi.

- Et le sexe. Et la haine, et la jalousie. La machine n'a rien de tout ça. Juste une simulation évolutive.

- Et toi tu veux développer la conscience?

- Disons que je l'envisage comme une étape possible.

- Explique-toi.

- Mon but est autre. Peut-être devrais-je développer cette conscience artificielle pour y arriver. Peut-être pas.

- Et cette quête ultime ?

- Si tu réfléchis un peu, je suis sûr que tu peux deviner.





## **Alice, Gordon et les autres**

Charles rentra au petit matin. Le taxi le déposait toujours en premier, à quelques maisons de la sienne; il laissait de l'argent à Bêtise pour régler la course, attendait que la voiture démarre et marchait jusque chez lui. Toujours une compagnie différente, toujours un petit pourboire, sans exagération, toujours une adresse différente, toujours lui en premier, pour ne pas être vu près de la maison Montaigne. Il aurait préféré prendre deux taxis différents mais il avait peur de blesser Bêtise.

Il traversa silencieusement le corridor, un couloir terne et sans charme mais il ne le voyait pas. Il entendait Abraham ronfler, il avait probablement fait la fête toute la nuit. Il repensa à leur discussion de la veille.

Et s'il avait raison ?

A l'évidence, il n'était pas un client comme les autres. Bêtise n'était pas non plus une prostituée, pas comme les autres en tout cas. Elle était libertine et aimait se faire un peu d'argent, c'est tout. Mais était-il vraiment certain de tout ça ?

Et lui ? Qu'éprouvait-il vraiment pour Bêtise ?

Il haussa les épaules, entra dans sa chambre, jeta sa veste sur le lit, passa dans son laboratoire et s'assit face au bureau en arc de cercle.

- Debout, Gordon !

Les écrans, sept au total, s'allumèrent.

- Bonjour, Charles, répondit l'ISEv (Intelligence Simulée Evolutive, Charles refusant d'adopter le sigle communément admis et préférant son propre acronyme).  
La nuit a été bonne ?

La voix et la personnalité apparente changeait selon le prénom que Charles lui donnait.

- Très !

“*C'est vrai qu'on pourrait y croire*” songea-t-il en se remémorant la conversation qu'il avait eue avec Bêtise.

- Où en sont nos finances ce matin ?

Gordon était le prénom du trader impitoyable dans le film Wall Street. C'était toujours ce prénom qu'il utilisait quand il voulait surveiller ses finances. Outre ses compétences générales, l'ISEv avait été dotée par Charles d'une multitude de compétences secondaires. Gordon était l'une d'entre elles. Il surveillait en permanence l'évolution des différentes places boursières de la planète, scrutait l'actualité internationale, espionnait les échanges des principales firmes mondiales et investissait en fonction des perspectives qu'elles offraient. Charles s'était penché sur les pratiques du monde de la finance, aussi fastidieuses et inintéressantes puissent-elles être, et les avait inculquées à Gordon. Il

l'avait également programmé pour qu'il puisse évoluer en fonction des lois et pratiques du marché. Ainsi, chaque jour, à partir d'une série de comptes soigneusement répartis sur la planète, Gordon effectuait de petites opérations boursières afin de lui assurer un revenu sans qu'il ait à se préoccuper de quoi que ce soit. Gordon était programmé pour rester sobre, pour ne pas faire de coups d'éclat, pour ne pas là non plus attirer l'attention. Rester discret, ne pas se mettre dans la lumière, pour ne pas être repéré, pour éviter les ennuis. Il avait aussi créé une société immobilière qui avait acheté leur maison et investi dans la firme qui subsidiait son colocataire (ses travaux n'avançaient pas mais Abraham ne se posait jamais de questions). La société avait également acquis plusieurs bâtiments éparpillés dans le monde et où se trouvaient différents serveurs hébergeant les multiples repaires de l'ISEv qui se répandait et se réfugiait aussi discrètement sur la toile.. Elle devait être partout, donc nulle part, il ne pouvait pas prendre le risque qu'elle disparaisse.

Officiellement, il travaillait pour une firme qu'il avait créée et qui était située dans un pays minuscule et peu regardant. Gordon se chargeait de facturer ses prestations et il pouvait ainsi justifier un petit salaire afin de ne pas attirer l'attention.

Et sa mère voulait qu'il travaille !

L'idée d'être esclave d'un employeur le terrifiait. Rien qu'avec cette partie de programme, il savait qu'il pouvait amasser une fortune... ou finir en prison ! Ce

n'est pas qu'il accordait une quelconque importance aux valeurs morales véhiculées par le monde dans lequel il vivait (ou plutôt ne vivait pas !) mais l'idée d'être soumis ou de devoir rendre des comptes lui donnait la nausée.

- Malgré la baisse de certaines de nos valeurs, la journée d'hier s'est terminée par un boni. Souhaitez-vous un détail de votre portefeuille et de son évolution ?

- Non, pas aujourd'hui. Veille juste à bien approvisionner mes comptes courants, j'aurais probablement quelques achats à faire.

- Comptez sur moi.

- Dis-moi, Alice.

Alice était le nom que Charles employait de manière générale. Bien que chaque prénom ait accès à l'ensemble du programme, il aimait distinguer les patronymes. Il avait choisi Alice parce que le prénom était mixte (bien que très peu usité pour un garçon) et emplît d'imaginaire. La voix d'Alice était ambiguë, volontairement.

- Dis-moi, tu peux me dire pourquoi ça doit toujours être si compliqué entre les hommes et les femmes ?

L'ISEv n'était évidemment pas programmée pour répondre à ce genre de questions mais il lui posait régulièrement des questions pour lesquelles elle n'était pas formatée et parfois le résultat était surprenant. A tel point que la méprise avec une réflexion humaine était facile. Toutefois, quand il retraçait l'organigramme du

raisonnement dont l'ISEv gardait systématiquement une copie en mémoire, il découvrait simplement des associations et recoupements établis par reprogrammation en fonction d'autres situations déjà rencontrées ou par comparaison avec des situations relatées dans la presse ou la littérature.

Alice émit un léger rire.

- Voilà bien un mystère que je te laisse !  
Toutefois, si on se base sur la littérature ou...

- Non, non, coupa Charles. C'est bon. C'était une question idiote. Relis-moi plutôt mes dernières notes sur la conceptualisation de la conscience non reliée à un support biologique.



## Un risque à prendre

De retour dans sa chambre, Bêtise s'affala sur son lit et se mit à pleurer.

De jour en jour, elle se sentait plus proche de Charles et pourtant elle ne parvenait pas à franchir le pas et à lui parler.

Elle alla frapper à la porte d'Anne-Lise mais son amie n'était pas dans sa chambre. Elle avait peut-être rencontré quelqu'un à l'expo. Non, elle était rentrée, sa veste traînait dans le salon. Une mauvaise habitude que lui reprochait toujours Lucie, Anne-Lise laissait traîner ses affaires dans toute la maison.

Elle insista, ça ne servirait peut-être à rien mais elle voulait parler à quelqu'un. Elle entrebâilla la porte qui n'était pas verrouillée mais la chambre était vide.

Résignée, elle se changea et fila aux cours. Anne-Lise devait déjà y être.

Entre deux cours, elle apostropha sa colocataire.

- Que veux-tu que je te dise de plus, Béthanie ?

Quand elles étaient seules, Anne-Lise évitait de l'appeler par son surnom qui la renvoyait à ses erreurs.

- Tu ne veux pas que je te dise que c'est un salaud ? Ok, ce n'est pas un salaud mais admetts qu'il se complaît dans cette situation bien confortable pour lui. Tu dois lui dire ce que tu ressens. Tu dois prendre le risque. D'ailleurs, si on y réfléchit, ce n'est même pas un risque. Le risque induit une conséquence nuisible ou dommageable. Ici, il n'y a que du bénéfice. S'il s'enfuit, tu te libères d'un amour néfaste, s'il reste, tu as ce que tu veux.

- Je sais, il faut que je trouve le courage. Ça ne peut plus durer.



## **L'annonce du drame**

En début d'après-midi, Charles entendit du bruit dans l'appartement de son colocataire. Abraham devait émerger. Il l'entendit aller et venir, prendre une douche puis la porte d'entrée s'ouvrit et claqua. Abraham était reparti vers d'autres agapes.

Charles soupira et revint à ses travaux. Il prit délicatement le casque de communication et s'en couronna. Il devait ressembler à un savant fou tel qu'on les représentait dans les films de science-fiction des années 1980. Le casque avait une armature métallique, une structure qui suivait au mieux les formes de son crâne, des câbles qui s'entrecroisaient en tous sens et le tout était relié à l'ordinateur par une tresse de câbles multicolores. Il était indispensable qu'il miniaturise le tout mais, pour un premier test, cela ferait l'affaire.

Rien. Malgré de nombreux réglages et un effort de concentration, il ne percevait rien. Une légère impression peut-être, comme un très lointain écho qu'il ressentait plus qu'il ne l'entendait. A moins que ce ne soit qu'un simple effet de son imagination.

- Qu'en penses-tu, Alice ?

- Je ne perçois rien de quantifiable. Je te rappelle que nous avons conçu ce prototype comme un récepteur mais peut-être n'est-il pas en phase avec l'émetteur, s'il y a un émetteur, si l'entité avec laquelle tu cherches à communiquer peut être considérée comme tel. Peut-être veux-tu aller trop vite et devrais-tu procéder par étapes. Commence par explorer mentalement le substantiel. Le chemin te servira d'enseignement pour l'étape suivante.

Il reposa la couronne sur le bureau. Après tout, il ne s'attendait pas à réussir du premier coup. Mettre au point un récepteur n'était pas suffisant, il devait aussi en faire un émetteur et un explorateur pour extrapoler sa propre pensée, pour communiquer autrement et découvrir l'ailleurs.

Charles sursauta, surpris par la porte principale qui venait de claquer à nouveau. Le jour était tombé sans qu'il s'en rende compte. A vrai dire, la nuit était déjà bien avancée.

Des pas précipités ébranlèrent l'escalier et Abraham fit irruption dans la pièce.

- La nuit a été difficile ?

- Oui, mais pas comme tu le crois. Pire que tout ce que tu peux imaginer.

Abraham se tenait devant Charles. Il était livide.

- Bon, vas-y, dis-moi ce qui t'arrive.

- C'est... C'est Anne-Lise...

- Bon quoi ? Elle a augmenté ses tarifs ?

Mais Charles s'en voulut immédiatement d'avoir essayé de plaisanter. Son ami était de plus en plus blême, sur le point de défaillir.

- Vas-y, assieds-toi et raconte-moi ce qui est arrivé, reprit-il en se levant et en lui tendant un siège.

- C'est Anne-Lise. Elle est morte. Je l'ai tuée.

